

AUTOUR DE DEUX JEUNES HOMMES

La Chatte – La Fin de Chéri COLETTE



Je ne vais pas ici parler de ma relation à l'œuvre de Colette. Je ne vais même pas évoquer sa vie, ou en passant, pas plus. Et je ne vais pas tenter d'embrasser en quelques phrases romans, nouvelles, récits et chroniques d'un auteur si prodigue. Mes limites ne m'y autorisent pas, elles m'obligent à me limiter à deux romans, et non des moindres, le si mal connu *La Chatte*, et le si peu connu *La Fin de Chéri*, en ayant conscience de rester sur leur seuil, quand ils sont infinis. De ce seuil, j'espère cependant vous amener à comprendre que lire Colette est un acte essentiel dans une

vie de lecteur.

Le pont qui relie ces deux textes, c'est essentiellement le refus ou l'incapacité de grandir, d'affronter le réel.

Voici donc Chéri, celui de *La Fin de Chéri*, roman publié en 1926, suite tragique de *Chéri*, livre qu'avait inspiré la relation amoureuse de Colette avec son beau-fils, Bertrand de Jouvenel.

Voilà donc Alain, l'adolescent attardé et bouleversant de *La Chatte*, qui parut en 1933.

Je commencerai par parler de ce dernier. Je commencerai par le moins pathétique, le plus énigmatique, de ces deux personnages. Je commencerai par celui sur l'existence duquel règne un animal, celui qui affirme par son comportement que la frontière entre l'animal et l'homme est parfois tremblée. Colette le dit, l'écrit : l'amour ne concerne pas uniquement deux bipèdes.

Il y a de l'amour, et sans qu'on puisse en douter, entre Alain et Saha, chatte des Chartreux. Pas sûr qu'il y en ait entre Alain et sa fiancée, puis sa femme, Camille, la sensuelle douée pour la haine, la jalousie, en somme dangereuse, en somme un être attendu, commun, sombrement humain. Dès le premier chapitre du roman tout est suggéré, tout est annoncé, tout est sur la voie d'être accompli, tout est là : un désastre proche, une libération nécessaire, un emprisonnement consenti. Nous sommes dans l'impersonnelle villa de la mère d'Alain – son

¹ Copyright Daniel Arsand.

Intervention aux Journées des Ecrivains du Sud, 19-20 mars 2010.

prénom ne nous sera jamais donné ; elle est madame Amparat, elle est la mère, tout simplement, présence tutélaire, qui sait voir et sait se taire, c'est une ombre d'une apaisante présence. Elle observe son fils que provoque et trouble Camille, fille de nouveaux riches, sûre d'elle, vulgaire en voulant trop manifester son appétit de vivre, impudente et conventionnelle, une fille de son temps. Devant un tel déploiement d'autorité et de désir de lui, Alain est la proie d'un irréprouvable engourdissement, d'une fatigue d'enfant auquel les veillées ne réussissent pas. Tôt ou tard, l'autre, si convoité peut-il être, finit par lasser. Bien qu'il ne soit pas insensible à la beauté bavarde de Camille, elle lui semble soudain, chez lui, dans le jardin ou le salon, dans cet univers où ont ancré son enfance et son adolescence, où grandir équivaut à déchoir, elle lui semble donc comme une impureté dans une pierre précieuse. Camille bouscule par son ardeur à être là, irréfutable, l'ordre des choses, elle déchire par seule présence le feutré d'un paradis condamné à disparaître mais encore vivace, elle détruit le silence que l'on dirait millénaire qui se dégage des objets et des arbres. Elle est trop directe, trop conquérante, trop possessive, trop encline à la ruse, elle est de trop, vraiment. Elle le fascine, comme peut fasciner ce qui vous est menaçant parce que contraire, et l'agace. Il la désire, mais l'aime-t-il, éprouve-t-il pour elle un amour sans partage, absolu ? Non, mais il ne se l'avoue pas encore, il se dit qu'il l'aime plus que les nombreuses maîtresses qui ont déjà jalonné sa jeune vie, qu'elle peut donc être sa femme, qu'elle est définissable, qu'elle peut avoir un rôle dans son avenir, et non des moindres. N'est-ce pas son destin d'homme que de se marier ? Mais il comprend obscurément que si elle lui est nécessaire, parfois, souvent, elle l'encombre plus souvent encore. Oui, elle est de trop. La nuit avance, il est plus de minuit, il faut partir, et Camille, pétulante, prend à regret congé, au revoir et à bientôt. Elle est partie et il soupire d'aise, car est venu le moment de s'abandonner à l'Eden qui lui est si familier, à ses murmures, à ses odeurs, à ses parfums, de se retrouver, d'être soi-même, d'être hors du temps, protégé par de hauts arbres et quelques murs des Autres, ceux qu'il est bien difficile de nommer ses semblables. Camille une fois rendue au dehors, à la société, à ce qui se compte en heures et en devoirs, surgit Saha, la Chatte, incandescente et royale, la déesse, la compagne suprême auprès de laquelle La femme, les femmes, ne sont que de beaux et passagers fantômes. Il n'y a plus que Saha et Alain, plus qu'elle et lui. Alain ne s'abaissera jamais à dire d'eux « nous », marquant par cette interdiction, ce qui les sépare et les lie, les unit, ce qui n'a pas de nom, ce qui est un amour sans partage où l'un ne se dilue pas en l'autre. Ils n'ont pas à s'apprivoiser. Ils sont ensemble. Deux représentants de deux espèces que l'on n'a pas à s'efforcer de comparer, accordent leurs souffles, mêlent leurs silences, vibrent d'un respect mutuel et inouï, vivent en un état de grâce continu et unique. Cela est donné à Alain, il connaît cela, et il pressent que personne d'autre que Saha ne pourra lui offrir cette joie à nulle autre pareille. Si Saha ne condescend pas à imiter un bipède, même follement aimé, Alain, lui, se surprend à ronronner (« Ce n'est pas siffloter, ce que je fais là, c'est

ronronner », se dit-il d'ailleurs dans un état de total ravissement) et ses rêves se font rêves de chat, ou ce qu'on en imagine, pleins de sauts périlleux, de bondissements, d'extases devant ce qui reste invisible à l'homme. Alain est sur le point de glisser dans le sommeil, tandis que Saha rôde tout près, et Alain à sa présence goûte « ces moments qui échappent à la durée humaine, l'angoisse et l'illusion de s'égarer dans son enfance ». Mais au matin ses pensées le ramènent à la réalité : il va se marier, il va devoir quitter l'enfance et son décor où chaque jour est un émerveillement et chaque nuit un havre de paix, et Saha, bien sûr, il va devoir quitter Saha qui insupporte Camille, Saha qui est son enfance, son fol attachement à l'enfance. S'en éloigner, ce sera amorcer une chute, c'est prévisible, c'est écrit, ce sera n'être plus que quelqu'un de très ordinaire. Saha, elle, lui fait croire qu'il est un être d'exception ; Camille, elle, le ramène à un quotidien sans hauteur.

Des semaines ont passé et maintenant Alain est marié. Camille et lui ont emménagé dans un appartement prêté par un ami, en attendant que soit construit dans le jardin de la mère d'Alain un pavillon. Etrange sensation pour Alain que d'être marié, ou plutôt d'être loin de Saha. Sentiment brutal de frustration, de rétrécissement de l'espace mental, de désordre intérieur. Un remord le ronge. Pour ne pas déclencher l'hostilité sans remède de sa femme à son égard, il n'a pas intégré Saha à son nouvel univers. Il a perçu que Camille nourrit une insondable jalousie envers la chatte. Saha lui manque, sourdement. Et ce manque développe chez lui un puissant don d'observation. Au creux du nid conjugal, voyant évoluer une Camille nue, allégrement impudique, il se dit qu'elle n'est qu'imperfection, qu'elle n'a rien à voir avec celle dont il n'ose pas prononcer le nom pour ne pas souffrir, Saha. Il n'est que la chatte pour le combler. Avec Saha, un bonheur sans nuage est possible.

Mais que fait la chatte, se demande-t-il, tandis qu'il caresse l'épouse offerte ? Et soudain la caresse n'est plus adressée à Camille, mais à l'absente obsédante, elle est ongles effleurant une peau et cardant un pelage invisible. Camille alors le gifle : « Est-ce que tu serais vicieux, par hasard ? » Que répondre ? Comment dire qu'il était près de l'Autre, dans la nostalgie d'une paix établie comme de toute éternité, une paix que seul un animal permet. Et voilà qu'il se met à comparer, naturellement, instinctivement, Camille à Saha. Mouvement de l'esprit, nécessité du cœur qui seront fatals à Camille. Inconsciemment il se prépare à l'échec de son couple si platement humain. « Tu ne peux avoir de rivale que dans l'impur », se murmure-t-il en songeant à Saha, tout en scrutant Camille.

Lors d'une brève visite à sa mère, il découvre la chatte efflanquée et le poil terni, se laissant mourir dans l'attente d'un échange retrouvé, d'une complicité sans équivoque. Il décide aussitôt de ramener Saha à l'appartement, ne prévoyant pas, car tout à la joie de souder de nouveau sa vie à celle de la chatte, ne prévoyant pas les conséquences qu'auront ce que Camille jugera une intrusion dans un espace circonscrit par des étrointes sans invention et des

habitudes sans chatolement. Mais il redoute obscurément le jour où Camille et lui s'installeront dans le jardin maternel : « Comment empêcher Camille d'habiter MA maison ? » s'interroge-t-il. Autant dire, comment éviter qu'une banale personne, qu'une si complète étrangère, qu'une impure, souille par sa seule présence un lieu sacré ? Rendu sacré, pourrait-on ajouter par Saha.

Lorsqu'il travaille dans son bureau de l'usine jadis fondée par un père depuis des lustres enterré et quasi oublié, il ne pense qu'à Saha : « Elle m'attend ». De plus en plus souvent les jeunes épousés s'affrontent au sujet de la chatte. La jalousie de Camille éclate, fuse, mais, aux yeux d'Alain, n'est que pétards mouillés, inconvenance, produit d'une âme basse. Et cette jalousie accélère la déchéance de Camille, elle la rend pareille à n'importe quelle femme, elle illustre sa native infériorité. A bout d'agressivité que brise par un silence, un sourire, une phrase neutre Alain, à bout de d'humiliations, de haine rentrée, Camille va accomplir l'acte qui détruira définitivement son couple : de la terrasse de l'appartement elle poussera Saha dans le vide. Scène d'une précision cinglante, que scande le froid besoin de meurtre de l'épousée bafouée. Un silence ténébreux sature l'atmosphère, fait étau. Nous sommes dans l'irrespirable. Même dans sa terreur Saha est supérieure à Camille : « Elle fuyait avec méthode, bondissait soigneusement, tenait ses yeux fixés sur l'adversaire, et ne condescendait ni à la fureur, ni à la supplication ». Un store amortit sa chute, et c'est Alain, de retour de l'usine, qui porte dans ses bras la victime déjà victorieuse de Camille. Quand, sur l'ordre d'Alain, Camille tend la main vers le crâne de Saha, afin de vérifier s'il y a plaie ou bosse, la chatte, par un cri, désigne la coupable : « Le plus sauvage feulement, un cri, un bond d'épilepsie, répondirent à son geste, et Camille fit « ha ! » comme une brûlée ». Alain comprend. Seule Saha dit la vérité. Comme il en est pour Saha la haine lui est inconnue, et de même, comme pour elle le mépris lui est naturel. Et il lâche les paroles décrivant une réalité que rien ne peut altérer : « Que veux-tu que je te dise ? La seule chose que je ne veux pas te dire ? Tu sais bien que je ne renoncerai pas à cette chatte. J'en aurai honte. Honte devant moi, et devant elle...Elle t'a bien accusée, hein, quand je t'ai obligée à la toucher...Elle était magnifique...Eh bien ! dit-il simplement, je m'en vais...Aujourd'hui, il n'y a pas de demain ».

Malgré les supplications masquées de colère et d'effroi de Camille, il réintègre son paradis qui n'a rien d'artificiel, il le réintègre sans effort, il s'y coule, dans un très charnel contentement. « Déjà elle (Saha) embaume la menthe, le géranium et le buis. Il la tenait confiante et périssable, promise à dix ans de vie peut-être, et il souffrait en pensant à la brièveté d'un si grand amour ».

« Après toi je serai sans doute à qui voudra...A une femme, à des femmes...Mais jamais à un autre chat ». C'est s'avouer qu'après la disparition de Saha, il acceptera d'être enfin un adulte, composant avec un quotidien lisse, sans surprise donc, sans grandeur donc, sans intensité donc, il sera au niveau de

ses semblables, cependant traversé parfois par de courts éblouissements. Il taira à ses maîtresses, à ses éventuels amis (à noter qu'Alain paraît tout au long du livre n'en pas avoir), ce qui fut, ineffable et lumineusement terrestre, et peut-être après tout divin, ce qui lui enseigna la sérénité, l'humilité, la dignité et la pudeur, ce qui lui donna une réalité auprès de laquelle celle qu'impose la société, toute société, est terne, monnayable, étouffante et surtout sans profondeur. Il pourra se dire au cœur d'une intrinsèque solitude qu'il a aimé et qu'il a été aimé et qu'il y avait harmonie. Et s'il a la certitude que dans quelques années, parce que l'usine qu'il gère est condamnée à plus ou moins brève échéance à périr, il devra vendre jardin et villa, ce sera sans extrême douleur. Il s'en détachera en s'enorgueillissant d'avoir su leur épargner l'incrustation d'intrus qui auraient gâter par leurs voix et leurs mouvements la beauté végétale d'un territoire occupé puis hanté par une chatte nommée Saha. Et il se souviendra du jour qui suivit son départ sans retour du domicile conjugal, de ce jour où Camille vint le voir et fut renvoyée au néant par ce jugement sans réplique : « Tu es un monstre...Je ne veux pas vivre avec un monstre » ; il se souviendra que ce jour-là la frontière entre les règnes s'estompée : l'homme se fit animal et l'animal humain : « ...si Saha, aux aguets, suivait humainement le départ de Camille, Alain à demi couché jouait, d'une paume adroite et creusée en patte, avec les premiers marrons d'août, verts et hérissés ».

Et que le monde extérieur qui s'étend au-delà des portes d'un Eden temporel et par conséquent éphémère, que ce monde-là, si éloigné de celui de l'enfance, soit aboli !

Un très grand amour, oui, est celui de Saha et d'Alain, comme l'a été celui de Léa de Lonval et de Fred Peloux, dit Chéri, mais il sera mortel pour ce dernier. Si *La Chatte* fait songer, en dépit de pages d'une poignante mélancolie, à une aurore qui n'est pas encore prête à se dissoudre dans un plein jour sans aspérité, *La Fin de Chéri* est, lui, un roman crépusculaire, et l'un des très rares textes de Colette qui se conclut par un suicide (rappelons au passage l'impitoyable huis clos qu'est *Duo* et qui se conclut par la mort de l'époux, de Michel).

Avant d'évoquer, d'explorer *La Fin de Chéri*, résumons le roman qui le précède et l'annonce, *Chéri*. Publié en 1920, son action se situe à la Belle Epoque. Il retrace la belle histoire que vécurent la courtisane de haut vol Léa de Lonval et Chéri, fils d'une amie/ennemie de sa maîtresse, la stridente et venimeuse Charlotte Peloux, elle-même une courtisane. Plus de vingt-cinq ans les séparent, ce qui n'affecte en rien leur relation, leur passion au long de laquelle l'aînée enseignera au cadet l'art de vivre avec une certaine grandeur, un mépris de toute vulgarité de manières et de pensée. Elle lui façonne en quelque sorte une âme digne de ce nom. Près d'elle il a la sensation d'être enfin quelqu'un et non plus un simple gigolo d'une beauté il est vraie stupéfiante, et exigeante, et impitoyable. Elle fait donc de lui plus qu'un chef-d'œuvre de chair.

Il est son enfant, son amant, son œuvre dernière, sa gloire. Mais Chéri doit se marier. Charlotte Peloux a choisi la promise, Edmée, fille elle aussi d'une courtisane, et elle aussi richissime. Mariage d'argent. De raison, rien n'est moins sûr. Une nuit scelle la fin des amours de Chéri, « le nourrisson méchant », et de Léa. Au petit matin, après une nuit d'étreintes (dès le retour de son voyage de noces, il n'a pensé qu'à une chose : retrouver Léa et reprendre leur amour là où il l'avait laissé), Chéri feint de dormir et observe du lit Léa évoluer dans la chambre, oublieuse de ses rides et de sa couperose, n'ayant pas pris la précaution de se maquiller, s'offrant ainsi à un regard sans concession, sans pitié. L'inévitable comparaison advient : Edmée, la très sage Edmée, la soumise, la toute en apparences, lui apparaît dans l'évidence de sa jeunesse, tandis que Léa rejoint la cohorte, bien que supérieure en beauté et distinction à ses rivales, des cocottes se retirant de la scène des pactes monnayés, devenues des dames confites dans un majestueux embonpoint, dans le renoncement à des ébats exaltants et tarifés, dans un embourgeoisement de bon ton. Le couperet tombe : il doit quitter définitivement Léa, ce qu'il fait. Nous sommes à la veille de la guerre de 14 – 18. Et Chéri ignore, comment d'ailleurs peut-il s'en douter, qu'il est à jamais prisonnier de son passé, de sa mémoire, qu'il sera un homme désenchanté.

Dans *La Fin de Chéri*, Colette trace le portrait d'un jeune homme désespéré, égaré dans un monde d'après-guerre, n'adhérant ni à ses valeurs – ou son absence de valeurs – ni à sa brutalité nourrie par un goût forcené de l'argent. Il se sent soudain ni d'ici ni d'ailleurs. Mais il peut encore appartenir à un temps où une certaine femme le choyait, l'aimait, le protégeait des bassesses de la société. Le monde brusquement lui semble étrange, peuplé d'étrangers, même s'ils sont sa mère et ses amies, sa femme. Il a connu les tranchées, il a vu la mort frapper un de ses compagnons d'assaut, et la mort s'est, à son insu, logée en lui, tenace, entreprenant un travail de sape : tout son être se fissure inéluctablement. Peu à peu il va s'effacer d'ici-bas. Il va doucement entrer dans la répugnance à vivre, car vivre lui paraît une faute de goût, un scandale, ou pour être plus précis la vie lui est désormais indéchiffrable et il ne tente pas d'en comprendre le langage, les codes et la raison. Il glisse vers un presque calme enfer, mais enfer tout de même.

Quels sont donc ces êtres vers lesquels Chéri est revenu, après quatre années de guerre ? Pourquoi est-il revenu parmi ces vivants qui n'ont rien à lui apprendre ? Il y a Charlotte Peloux, sa mère peut-être détestée, mais la haïr serait lui faire trop grand honneur, sa mère n'a en tête qu'entasser lingot sur lingot et rafler les meilleures actions du moment, et ce, avec un sens infailible des affaires et de la Bourse. Cet femme d'un âge certain est de son temps, du temps d'après les désastres et les morts par milliers. Quant à Edmée, la jadis si discrète épouse, la sensuelle avec tact, la prudente qui ne lâche pas un mot plus haut que l'autre, eh bien, elle rutille maintenant d'une froide détermination à se faire une place de choix dans la nouvelle société, ce qu'elle réussit peu à peu

avec une confondante aisance. Elle possède une ironie contondante et un pragmatisme sans pitié. Dure, elle l'est, et avide d'honneurs. L'argent ne lui est pas indifférent, loin de là. Mère et belle-fille font la paire. Elles s'entendent comme larrons en foire. Edmée accepte également sans état d'âme les étreintes d'un homme dont elle n'est plus amoureuse, ou plus vraiment, et qui donne l'impression d'être un astre mort. Chéri ? Un fantôme agréable à regarder, voire à contempler, rien de plus désormais, ou pas loin. Il la possède avec distraction ou avec une technique qui ne tolère plus la moindre invention. Il paraît inaccessible. Il n'est que du vide. Il l'ennuie, comme elle l'ennuie, elle et ses convives, ses connaissances, ses mondanités. Les déjeuners en compagnie de militaires et de médecins rendent cafardeux Chéri. Et faire l'amour, comme on l'a vu, n'est pour lui plus qu'un devoir qui lui rappelle à peine l'époque des plaisirs partagés : « Allons-y. Elle va encore me faire l'amour avec une règle », se dit-il. Il n'est pour ceux qui l'entourent, qui lui sont liés par le sang ou un contrat de mariage, il n'est plus qu'un bel objet sans utilité, il appartient à un autrefois qui n'émeut plus que les nostalgiques, et la nostalgie dans le milieu que fréquent désormais Edmée fait effet de tare, de perte de temps. Edmée cependant se cabre, lorsque Chéri refuse de participer à des agapes destinées à la signature d'un contrat juteux (Edmée gère un hôpital comme une entreprise, elle est d'aujourd'hui, pourrait-on dire, c'est presque une femme du 21^{ème} siècle). « M'en fous, je déjeune en ville », assène-t-il à une Edmée qui lui tape sur les nerfs avec ses projets, ses intrigues, ses flirts, car la belle ne songe qu'à mettre dans son lit un médecin, un homme, un vrai. « Elle a l'air d'une femme bien » - jugement qui la condamne, qui l'écarte de sa vie. Il ne daigne plus pactiser avec le monde qui se déploie sous ses yeux, il ne veut plus, c'est au-dessus de ses forces, il ne veut que se perdre en lui-même. « Je suis...à part », pense-t-il.

Il s'oblige néanmoins à renouer avec des amis d'autrefois, mais avec effort, sans conviction, comme s'il se tenait sur une rive et les autres, tous les autres, l'Autre, sur la rive opposée. Desmond, par exemple, un copain d'avant, qui l'horripile, car il mord « à même la paix avec une fureur guerrière ». Comment peut-on s'entendre avec cette engeance ? Que peut-on alors éprouver devant ça ? De la haine ? Mais la haine occupe trop l'esprit, lie trop à une réalité méprisée, exécrée. C'est un sentiment qu'il faut laisser aux vivants satisfaits de l'être. Insensiblement, le bel animal mélancolique en lequel s'est métamorphosé Chéri, se rapproche de ce qui a été, du temps de Léa, quand il n'avait qu'à être flatté, aimé, préservé de tout malheur, de toute déception. Oui, il y a eu des années où il aimait, où il était aimé, où l'amour imposait un ordre à toute chose, à chaque instant, un ordre délicieux, délesté de tout poids, qui le faisait vibrer d'une joie sourde qu'il croyait éternelle. Du temps de Léa...ne cesse-t-il de se répéter. Du temps de Léa. Quel autre pôle d'intérêt avoir ? Hier devient pour Chéri, sournoisement, une réalité profonde, nourrissante, c'est l'unique réalité viable en ce monde. Il s'enferme, s'enferme peu à peu en un présent qui n'est qu'à lui, qui est pétri de passé et donc de lumière déclinante, et ce présent-là, sans qu'il le

présente vraiment, pas encore, est mortifère. C'est sa prison, comme l'était pour Alain un jardin, mais dans ce jardin vivait un être réel, une chatte, Saha. Chéri, lui, n'a ni Eden ni Saha, il n'a qu'un passé qu'il juge miraculeux et qu'il décide ne pas être une illusion. Il se détourne de la nouvelle société qui élabore ses contraintes et ses libertés. Chéri n'est pas du genre à rêver de changer le cours des choses, d'entrer en révolte contre ce qui, par son arrogance, sa vulgarité, sa bêtise, son matérialisme, l'agresse et le révulse : « ...tout casser...il y a mieux à faire...Oui, il y a mieux à faire » « Seulement il ne savait pas quoi ».

Mais pourquoi Léa, la tant aimée, la tant respectée, l'ardente et maternelle Léa, l'irremplaçable en somme, celle qui lui épargnait toute rencontre avec le médiocre et le sordide, pourquoi ne fait-elle pas un pas pour le revoir, pour renouer avec ce qui a été ? Pourquoi ? La question posée, il mesure aussitôt l'immensité de sa solitude que personne ne berce. Combien de mois et d'années continuera-t-il à vivre « innocent, ambulante, tranquille dans sa liberté comme un prisonnier au fond de sa geôle, et chaste comme un animal amené des antipodes, qui ne cherche pas de femelle sur notre hémisphère ». L'hémisphère qui est, sera le sien, c'est, ce sera, et à jamais, il en a l'intuition, le passé. Unique terre jugée ferme, nécessaire donc, vitale, mais qui se révélera de page en page et d'instant en instant douloureuse et angoissante à arpenter. Il se persuade qu'il lui faut revoir Léa pour que ressurgisse ce merveilleux passé, pour que s'abolisse naguère et aujourd'hui. Illusion suprême que procure une impossible renaissance. Léa bientôt se met à l'obséder, les souvenirs qu'ils ont eu en commun l'enivrent. Il la lui faut, et vite, il la lui faut, inchangée et prodigue. Il lui faut retrouver l'harmonie faussement immuable entre soumettre et être soumis. Il lui faut celle près de laquelle il n'aura pas à feuler ces paroles jaillies de l'écoeurement et de la lassitude : « J'ai que tout le monde est des salauds ». Grammaire bousculée pour que le cri atteigne sa puissance. Comme il la lui faut, il va sauter le pas, c'est lui qui rendra visite à sa bien-aimée. Et le voilà chez elle. Mais qui est cette créature un large dos, avec un bourrelet de graisse en guise de nuque « au-dessous de cheveux gris vigoureux, taillés comme ceux de sa mère » ? Qui ? Ce ne peut-être elle, et pourtant, c'est bien sa voix. Ce n'est pas elle. Et pourtant, si, c'est elle. Alors, soudain, il sombre, broyé par la réalité d'une Léa qui assume son âge, qui se veut sans âge, plus terrestre que jamais, Déméter asexuée. Réalité contre laquelle il se fracasse, la seule réalité contre laquelle il peut voler en éclats, réalité scandaleuse, inadmissible, foudroyante. Léa s'aperçoit du ravage que cause sa vue à son ancien amant et essaie de consoler celui qui est désormais inconsolable : « Tu as tout à fait la dégaine de quelqu'un qui souffre du mal de l'époque. Laisse-moi parler !...Tu es comme les camarades, tu cherches ton paradis, hein, le paradis qu'on vous devait, après la guerre ? Votre victoire, votre jeunesse, vos belles femmes...On vous devait tout, on vous a tout promis, ma foi, c'était bien juste...Et vous trouvez quoi ? Une bonne vie ordinaire. Alors vous faites de la nostalgie, de la langueur, de la

déception, de la neurasthénie...Je me trompe ? ». « Non », répond simplement Chéri, anéanti. Car savoir ce qui orchestre, favorise, entretient, amplifie le mal-être ne balaie aucunement la vision d'un désastre, la solitude en forme de précipice.

Chéri ne reverra pas Léa, il ne se confrontera plus à une vision dévastée par le passage du temps. Au cours d'une de ses errances dans Paris, il tombe sur la Copine, une connaissance d'avant-guerre de Léa. Cette Copine, si mal nommée, sera le Charron que suivra Chéri. Qui oublie auprès d'elle d'avoir été Chéri, qui n'est plus vraiment Fred Peloux, qui n'est presque plus rien, qui n'est plus qu'un souvenir pour lui-même. La Copine l'entraîne chez elle, dans son entresol, le pourvoie en coussins et cigarettes et lui raconte la Léa d'avant les amours de Léa et Chéri. Elle commente des dizaines de photos sur lesquelles respandit, irradie, racée et charnelle merveilleusement, la Lonval, Léa, la courtisane. Chéri bascule à ces récits dans un passé qui lui est inconnu, il s'ensevelit aussi dans le ressouvenir de leur passion, il s'enlise, il est aspiré par une dérisoire jalousie qui l'épuise, par une joie dont le terreau est constitué de cendres et dont il n'évalue pas l'épaisseur et la trahison. La Copine est bavarde. Elle lui raconte des anecdotes concernant les amants qui se succédèrent jusqu'à lui, le fils Peloux, elle décrit les atours d'une femme convoitée, c'était à cette date-ci, c'était à cette date-là, elle lui parle d'une femme qu'il a si bien connue, accessible et divine à la fois. Il se saoule à une mémoire radoteuse et d'une précision qui vrille. Il s'y cloître. Lourd de ce qui a été égrainé il regagne le toit conjugal. C'est un bel homme qui ne donne plus rien de lui, ne demande plus rien des autres, qui ne s'offre plus, qui ne jouit plus, tant et si bien qu'Edmée finit par l'ignorer : « C'est Chéri, voilà, c'est Chéri...Que c'est peu, Chéri ! » . Fantôme en sa demeure, homme jeune qui n'est déjà plus de ce monde, Chéri, un jour, connaît un éclair de lucidité décisive : « Pour moi, je vois bien que tout est dit ». Il tire définitivement sa révérence à ce monde qui lui paraît atrocement sans âme, mais résiste encore un peu en allant s'enfermer seul avec une Léa sur papier glacé et jauni. N'a-t-il été qu'un amant parmi d'autres pour Léa ? s'inquiète-t-il encore et cette inquiétude le maintient en vie. Et le voilà qui lâche un petit rire : « Comme on rit facilement quand on n'attend plus rien de personne... » Et il ajoute : « ...il y a eu Léa. Léa, la guerre...Je croyais que je ne songeais pas plus à l'une qu'à l'autre, c'est l'une et l'autre pourtant qui m'ont poussé hors de ce temps-ci... ». Si Léa l'avait doté d'une âme, le présent le leste d'une conscience aiguë de son inéluctable effritement intérieur, de sa dissolution dans un désir de mort. Disparaître sans laisser vraiment de traces. Bientôt les histoires que lui a conté la Copine pâlisent, s'éteignent, ne bornent plus son chemin qui se perd dans la nuit, elles tombent en poussière, comme les photos de Léa et leur fragile luxuriance, leur mensongère éternité. Ni les unes ni les autres n'ont brusquement plus le pouvoir de le ramener à la vie, à même un semblant de vie, et le passé un jour répond aux abonnés absents. Hors des trésors ternis, que peut désormais lui apporter la Copine ? Vient un matin où celle-ci doit entreprendre un voyage en

province. Elle lui propose de s'installer chez elle, et il accepte. Le voilà seul, allongé sur un canapé bossué, qui gémit : « Nounoune...Ma Nounoune » pour se faire croire qu'il était exalté. Mais il se tut, honteux, car il savait bien qu'il n'avait pas besoin d'exaltation pour prendre le petit revolver plat sur la table ». Au contraire d'Alain qui devine qu'il pourra vivre un jour sans Saha, Chéri, lui, n'acceptera pas de vivre sans Léa, sans passé, il ne grandira pas, il n'aura pas eu la chance de se couler quelques instants dans une animalité sereine, vivifiante, non, il n'aura pas ce pouvoir et ce désir, il le sait parfaitement. Chéri ne se raconte plus d'histoires, et c'est pourquoi « il se hâta donc, poussa quelques plaintes étouffées de geindre à l'ouvrage, parce que son avant-bras droit, écrasé sous son corps, le gênait, et il ne connut plus rien de la vie au-delà d'un effort de l'index sur une petite saillie d'acier fileté ».

Daniel Arsand